

« Mignardises à l'index »

Louis Fiset

Numéro 77, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27674ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fiset, L. (1995). Compte rendu de [« Mignardises à l'index »]. *Jeu*, (77), 225–226.

vision personnelle. Par ailleurs, la scénographie comportait une maladresse qui nuisait à la compréhension de l'histoire ; outre la fenêtre où l'on voit Bessie jouer de la guitare, la ruelle déserte dans laquelle échoue Stéphane occupait toute la scène ; or cette fenêtre, perchée côté jardin, ne permettait pas à tous les spectateurs de bien voir ce qui se passait à l'intérieur.

Le spectacle ne manquait pas pour autant de moments forts : je pense notamment à ce très beau « conte », où il est question d'un travesti qui tente de se frayer un chemin dans une rue du centre-ville, à la poursuite d'un enfant qu'il voit dans la foule et qu'il cherche désespérément à toucher ; au cœur d'un texte éclaté, presque baroque, ce moment, à lui seul, valait son pesant d'or. Mais le théâtre, pour moi, n'a de raison d'être qu'à partir du moment où il nous bouscule, nous déplace, change à la fois notre vision du monde et celle que nous avons de nous-mêmes, ce qui n'était pas le cas de cette production.

Diane Godin

« Mignardises à l'index »

Adaptation de Marie-Josée Bastien du scénario du film de Peter Greenaway, *le Cuisinier, le voleur, sa femme et son amant*. Mise en scène : Gil Champagne, assisté de Jean Bélanger ; scénographie et éclairages : Jean Hazel ; costumes : Véronique Dumont ; musique : Fabrice Tremblay. Avec Marie-Josée Bastien, Natalie d'Anjou, Martin Genest, Line Nadeau, Nathalie Poiré et Marie-France Tanguay. Production du Théâtre les Enfants Terribles, présentée au Théâtre Périscope du 24 octobre au 18 novembre 1995.

De l'écran aux planches

On voit parfois des romans portés à la scène. À Québec, les Enfants Terribles s'y exercent essentiellement, et avec succès. Par contre, le passage de l'écran aux planches se fait plus rarement, sans doute parce que, malgré leur parenté — le cinéma, comme le théâtre, est représentation —, les deux arts diffèrent grandement : les œuvres cinématographiques sont « éternellement » fixes, tandis que le spectacle théâtral est éphémère. Il devient difficile, autant pour le créateur que pour le spectateur, d'imaginer autrement une scène déjà vue dans un film. Ce qui n'a pas empêché la jeune troupe de risquer l'aventure et de s'adonner à la transposition scénique de l'œuvre du réalisateur britannique Peter Greenaway.

Mignardises à l'index s'inspire du film le plus connu du cinéaste : *le Cuisinier, le voleur, sa femme et son amant*. Mais

comme la compagnie est constituée surtout de femmes, l'adaptatrice Marie-Josée Bastien et le metteur en scène Gil Champagne ont eu l'heureuse idée d'invertir les sexes des personnages. Constanzia, restauratrice italienne, reçoit chaque soir Ruth, une mafieuse, et Philippe, son mari, apparemment incapable de procréer. Une relation amoureuse intense se tisse entre l'homme et une libraire, Clarence. Lorsque Ruth apprend la chose, elle fait abattre la maîtresse, enceinte. L'inversion des rôles permet un dénouement sans doute plus terrible que celui du film, car ici Philippe invite son épouse à un ultime dîner, où elle se délectera d'un fœtus, fruit des entrailles de sa rivale.

Cependant, on se demande à la fin de la pièce si on a assisté à une adaptation ou à un *remake*. En effet, l'intrigue de *Mignardises à l'index* suit celle du film, parfois à la réplique près ; mais il est difficile de saisir certains détails si on n'a pas vu *le Cuisinier...* Des scènes d'autres films de Greenaway — par exemple, le décompte des étoiles de *Drowning by Numbers* — se glissent dans la trame, sans qu'elles ne se justifient vraiment. Il aurait été souhaitable que l'œuvre du cinéaste soit davantage intégrée : le texte en aurait ainsi acquis plus d'autonomie.

Mais le travail de Champagne sauve la mise par la surenchère de l'humour et de l'ironie de cet hymne à la cruauté. On rit beaucoup, en effet, malgré le propos déconcertant. La distribution s'avère fort solide. À souligner, le jeu de Line Nadeau qui interprète Ruth, cette criminelle vulgaire, bête, méchante et à l'élégance douteuse. Véronique Dumont lui a en outre dessiné des costumes d'un kitsch réjouissant, qui rendent ses



entrées en scène de plus en plus spectaculaires. La scénographie exiguë de Jean Hazel, qui, la plupart du temps, ne laisse les comédiens jouer qu'en plan américain, se présente sur deux paliers superposés : la table de la salle à manger, qui fait la largeur de la scène, est dominée par la cuisine, dont les fourneaux se transforment, grâce à un jeu d'éclairages efficace, en toilette ou en cellier, là où auront cours les ébats des amants. Bref, Champagne et ses acolytes réussissent à réinventer l'univers et l'esthétique de Greenaway, et à le réorienter pour en faire une œuvre originale, ce qui nous aide à oublier les faiblesses textuelles.

Martin Genest et Line Nadeau. Photo : Martin Claude Giasso (*Impact Campus*).

Avec leurs savoureuses *Mignardises à l'index*, les Enfants Terribles facilitent la digestion d'un triste automne à Québec, en nous montrant qu'ils forment une relève sérieuse et audacieuse.

Louis Fiset